

Simenon

Le passeur de l'île d'Aix et la passion de la mer

En 1927, Georges Simenon est gagné par la mer grâce à Georges Ducasse qui lui fait découvrir la pêche de nuit dans le pertuis d'Antioche. Genèse de cette lente passion et apprentissage d'un vrai marin.

Par **Paul Mercier**

Comment la navigation en mer est-elle devenue une passion pour Simenon ? Vivre une vie aventureuse, vagabonde et solitaire, en marge des institutions et loin de la vie bourgeoise, c'était, depuis 1925, avec le tour du monde d'Alain Gerbault, un sujet d'admiration pour les foules. Dans la littérature, Pierre Loti et Joseph Conrad avaient déjà renouvelé le goût des voyages intercontinentaux et l'attrait des mers du Sud. Avec les conseils donnés par Jack London, en 1911 dans *Vingt ans d'amitié avec la mer*, on ne peut plus ignorer sa définition du marin pour naviguer en solitaire.

«On ne devient pas marin, on naît marin. Et par "marin", j'entends non pas ces individus quelconques et sans ressort qui composent aujourd'hui les équipages des grands paquebots, mais l'homme capable de manœuvrer ce complexe de bois, de fer, de cordages et de toile que représente un navire, et l'obliger à obéir à sa volonté sur la surface des flots.

À l'exception des capitaines et des officiers des gros bâtiments, seul le marin qui conduit un petit bateau est digne de ce nom. Il sait, il doit savoir ce qu'il convient de faire pour que le vent transporte son esquif d'un point à un autre. [...] Une fois qu'on est marin, on le reste toujours.»

Georges Simenon, en 1929, se fera construire un cotre, *l'Ostrogoth*, et il vivra à bord pendant deux ans, en Hol-

lande, à Morsang (Seine-et-Marne) puis à Ouistreham. À cette époque, la plaisance commence à peine à se développer et n'attire guère qu'une clientèle de bourgeois fortunés. Quelles sont les raisons qui ont poussé un jeune romancier à se métamorphoser lui-même en marin et saupoudrer nombre de ses romans populaires de navigateurs solitaires ?

La cause de cette passion, c'est la rencontre de Simenon avec Georges Ducasse, le passeur de l'île d'Aix, pendant son séjour estival en 1927. À son contact, Georges Sim, le jeune *Parisien* devient un mordu de la navigation solitaire et du cabotage. Il commence l'année suivante, pour se faire la main, par un tour de France sur les canaux et rivières à bord du *Ginette*, une barque de 5 m. Il termine le reportage sur cette expédition de marin d'eau douce par une invitation pressante à passer à l'étape suivante de l'apprentissage d'un vrai marin :

«L'aventure est à la portée de tous ! [...] Vous serez sur l'eau chaque été ! Et, chaque été, vous voudrez prendre un bateau plus grand, plus rapide, plus marin.

Après la rivière et le canal, vous tâterez de la mer aux possibilités infinies. [...]

Et vous comprendrez qu'il n'y a qu'une sorte de bateau : celui sur lequel on vit, le bateau-home, la maison qui flotte, le bateau qui est un nid où, par mauvais temps, quand l'orage éclate, quand la mer se démonte, on a sa place sèche et chaude, intime.» (À bord de *l'Ostrogoth*, juin 1931)

Pour chanter cette passion de la mer, il sait trouver des accents lyriques : «La mer est multiple, plus forte que le plus fort alcool. On vivra des semaines durant avec le feu aux joues et ce vide que vous laissez dans la poitrine l'éternel balancement du flot.



La mer qui vous entre dans le sang comme un sérum. La mer avec tout ce qu'elle comporte : les voiles qui claquent, les filins qui déchirent les mains, les poulies qui se calent, et les poissons biscornus, inconnus sur les marchés, qui font enfler les doigts ; et les horizons violacés qui annoncent un orage ; et les clapotis si rageurs que tout menace de casser ; et ce courant si sournois qui vous déporte...

Des semaines, des mois ! Et tout à coup, c'est passé. On dort sans rêves. On regarde l'horizon avec des yeux sereins. On ne s'écorce plus les mains. On tue les poissons froidement, sans se piquer, sans haut-le-cœur. Et on ne pâlit plus si, avec une poignée de vase, on retire de drôles de petits vers qui grouillent.

L'apprentissage est fini.» (*Ibid.*, 71-72)

LA LENTE GENÈSE DE LA PASSION POUR LA MER À PARTIR DE L'ÉTÉ 1927

Avec Georges Ducasse, le passeur de l'île d'Aix, Simenon découvre la pêche en pleine nuit dans le pertuis d'Antioche et les tours de La Rochelle vues depuis l'Océan. Ce genre de sortie nocturne en mer va désormais hanter plusieurs romans populaires et Simenon, à la suite de cette initiation, rêve d'avoir un cotre à lui et d'aller seul en mer. Dans le reportage sur les canaux, une large place est laissée aux conseils donnés, en 1927, par le marin de l'île d'Aix :

«— En somme, il suffit de tirer sur cette corde pour faire monter la voile ?...

Et Georges, le marin, adossé à la barre de son gouvernail, répondait patiemment, d'un signe de tête ou d'un mot.

— Ce que je n'arrive pas à comprendre, c'est que nous puissions

avancer alors que la voile est presque parallèle au bateau. À moins que... Attendez !... En supposant...

Nous étions sur le petit cotre qui, il y a deux ans encore, faisait le service entre l'île d'Aix et la pointe de Fouras. Et le monsieur aux moustaches pâles parlait toujours.

— En supposant qu'une vague plus haute que les autres...

Et j'admirais le calme de Georges, son visage impassible sous le béret basque. Puis il m'adressa une œillade. Je vis le passager, tiré à quatre épingles, osciller, s'appuyer au mât, gagner la lisse, se pencher...

— C'est fini, souffla le marin. À partir d'ici, *ils se taisent*.

Car le vent qui nous arrive de la passe de Chassiron faisait faire au cotre des bonds réguliers. (9-10)

[Et quand votre initiation sera terminée] Vous parlerez le langage de l'eau comme celui de votre profession, naturellement. Et quand, du quai, un monsieur maigrichon vous demandera :

— C'est dur de faire fonctionner le gouvernail ?... Et c'est sur cette ficelle qu'il faut tirer pour faire monter la voile... Vous répondrez comme Georges d'un signe de tête ? (45)»

La première apparition du passeur de l'île d'Aix dans un roman populaire ne se fait pas longtemps attendre : on la trouve en mars 1928 dans le premier chapitre des *Adolescents passionnés*. L'héroïne, ruinée, quitte l'île natale en automne, alors que la tempête menace.

«Un ciel bouché, sur l'Océan. Tellement gris, tellement opaque que la petite île d'Aix qui émerge des eaux entre la côte et l'île d'Oléron est complètement enveloppée de cette ouate sombre. Il pleut. Une

pluie fine d'octobre, abondante et humide, une de ces pluies qui ne semblent jamais finir. Il fait froid. [...]

– Faut se presser ! fait sans cesse un homme en regardant le ciel. Peut-être qu'on ne pourra pas partir.

C'est le pêcheur de l'île, le seul qui possède un petit cotre à voile à l'aide duquel il assure la liaison avec la côte.

[Le déménagement traîne et le cotre attend dans le port, se balançant au gré de la houle]. Le pêcheur frappe le sol du pied avec impatience.

– Dépêchons-nous ! répète-t-il, ou alors, c'est à recommencer demain ou plus tard. [...]

Le pêcheur s'impatiente, car la voile est gonflée. La trinquette est larguée et la barque tire sur ses amarres, qui menacent de se briser. [...]

Largue l'amarre, le vieux ! crie le pêcheur à un des deux retraités qui assistent au départ. [...]

Le bateau glisse, roule, se couche sur un bord et s'éloigne soudain, tandis que ses haubans gémissent sous la poussée du vent. L'île d'Aix s'estompe. [...]

Le garçon n'a pas bougé, n'a pas tressailli. Il fixe l'ouate de plus en plus épaisse dans laquelle le cotre qui s'enfoncé ressemble à un bateau fantôme.» (rééd. Fayard, 1954, 3-8)

LE SECRET DE FORT BAYARD

Georges Simenon met à nouveau en scène le passeur de l'île d'Aix, cette fois à titre de personnage principal, dans une nouvelle policière, *Le Secret de Fort Bayard*, parue dans *Déetective* en novembre 1929. Si le thème de l'énigme est rocambolesque, le portrait du passeur, lui, semble authentique et conforme à l'original.

«Au centre de la rade enfin, à un mille à peine de Bayard, est plantée l'île d'Aix, sur laquelle une centaine d'habitants vivent de la pêche et surtout des huîtres.

Le décor est âpre, même à la belle saison. En novembre, il est sinistre, car l'Océan enfile la voix et les gens de l'île d'Aix restent parfois des semaines sans communications avec la côte. [...]

Nous débarquâmes dans l'île d'Aix un midi brumeux, et dans les maisons les lampes à pétrole étaient allumées, si

bien qu'on eût pu se croire au crépuscule. G7 se fit désigner la demeure de George (sic), le seul pêcheur de l'île possédant un petit cotre, avec lequel il faisait le chalut. Et nous trouvâmes chez lui, devant le feu, entouré de sa femme et de ses trois enfants, un homme de quarante ans, grand, fort, rude d'aspect, mais d'un calme déconcertant. [...] Il y eut peu de paroles échangées.

– Voulez-vous me conduire au fort ? [...]

L'homme se leva, décrocha un ciré qu'il jeta sur ses épaules, troqua ses sabots contre des bottes. Il regarda un instant nos vêtements de ville, puis haussa les épaules comme pour dire : «Tant pis !»

Un quart d'heure plus tard, sur le pont du cotre où nous devions nous raccrocher aux haubans, nous tanguions sans répit, les yeux rivés aux murailles noires du fort Bayard qui se dessinaient peu à peu dans la brume. À la barre, Georges ne desserrait pas les dents et j'étais presque angoissé par le calme qu'il y avait dans les prunelles bleues de cet homme.»

S'OFFRIR UN YACHT ET SON ÉQUIPAGE

Le fantôme de Georges Ducasse va continuer à hanter quelques romans populaires de Georges Simenon avant le lancement des premiers Maigret, dont quelques-uns furent écrits à bord de l'*Ostrogoth*, amarré sur les rives de la Seine ou à proximité du phare d'Ouistreham.

Les sosies de Ducasse ne font plus que des apparitions épisodiques, le vrai marin cédant la vedette à des journalistes ou artistes parisiens nouvellement convertis aux joies du sloop et du cotre, dont ils ont fait leur résidence principale. Leurs aventures, qui les retiennent encore dans le pertuis d'Antioche, que ce soit la chasse au trésor ou la poursuite d'espions internationaux, leur font courir des risques insensés : un cotre doit résister aux assauts de yachts puissants lancés à toute vapeur pour couper en deux le frêle esquif. Cette nouvelle version du combat de David contre Goliath, en mer, souligne l'ambivalence de ces nouveaux marins : barrer un cotre, c'est parfait, mais comment résister à l'idée de s'offrir un yacht et son équipage, le jour où on en aura les moyens... La Rochelle n'a qu'à bien se tenir, et le port des Minimes n'aura jamais assez de pontons pour accueillir tous ces plaisanciers...

Qu'est devenu le passeur de l'île d'Aix dans d'autres romans populaires ?

On retrouve dans *La Femme qui tue*, un certain Georges Dukas, un pêcheur de La Rochelle vendant son cotre, *la Belle Française*, à Jarry, un aventurier qui rêve de parcourir la planète. Avec son ami rochelais, Jarry peut observer les évolutions nocturnes et bien mystérieuses de l'équipage d'un yacht dans le pertuis d'Antioche. Pour les besoins de sa filature, le détective amateur se déguise en pêcheur : avec une vareuse de

Georges Simenon, *Long cours sur les rivières et canaux*, 1931, rééd. Le temps qu'il fait, 1996.

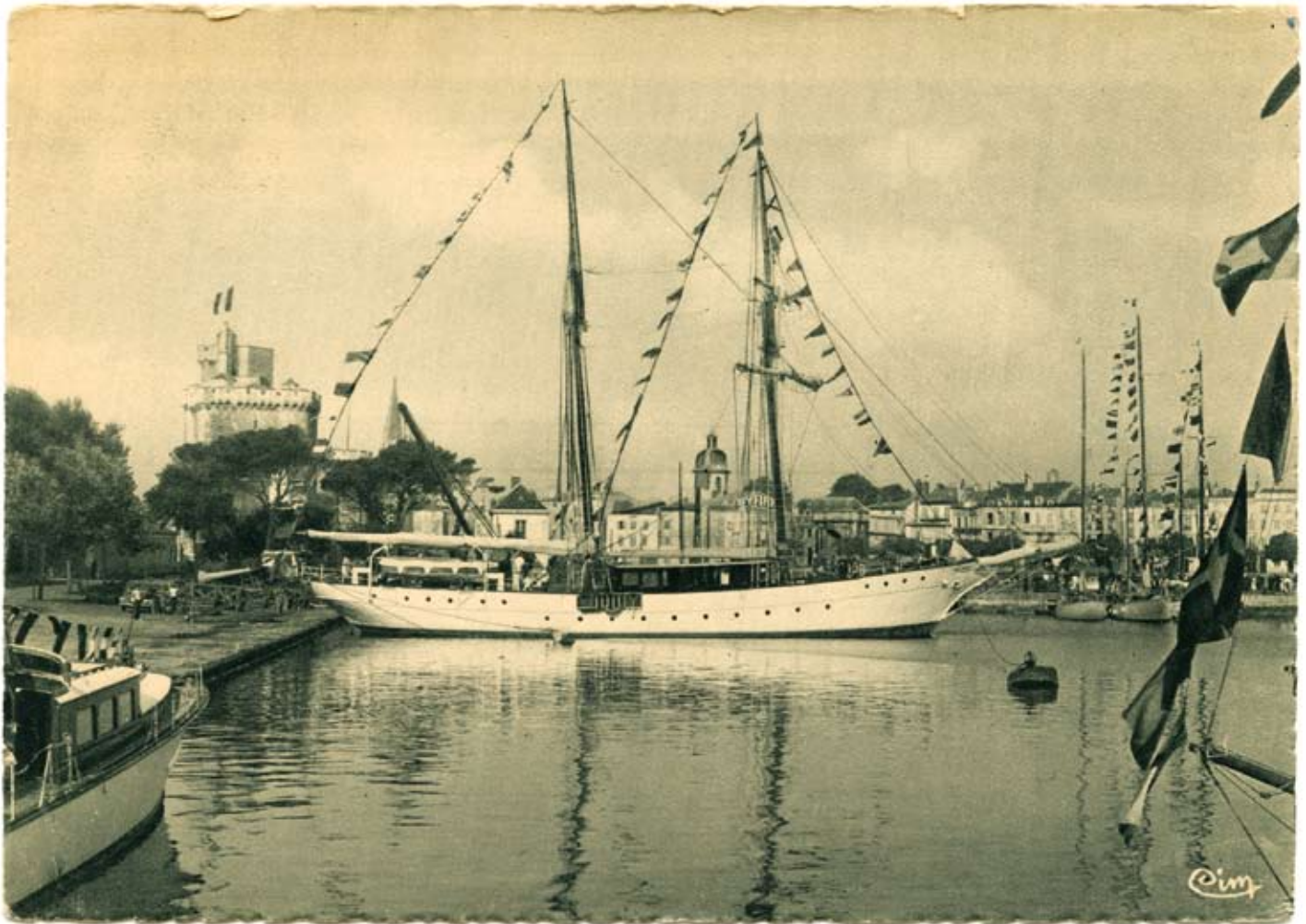
Georges Sim, *Les adolescents passionnés*, Fayard, 1928, rééd. Fayard, 1954.

«Le Secret de Fort Bayard», repris dans *Les Treize énigmes*, Fayard, 1932.

La Femme qui tue, Fayard, 1929. *La femme en deuil*, éd. Tallandier, 1929.

Paul Mercier, «L'appel de la mer. Simenon dans le sillage d'Alain Gerbault et de Jack London», *Cahiers Simenon*, n°12, 1999, 75-198.

Paul Mercier, *Les Chemins charentais de Simenon*, Le Croît vif, 2003.



tricot bleu rapiécée aux épaules, un pantalon gris, des vêtements imperméables troués et rapiécés, des sabots-bottes, il se montre expert dans le maniement du gréement.

UN BATEAU SENTANT BON LE GOUDRON

La femme en deuil reprend en partie la trame de *la Femme qui tue*. Le récit reste centré sur l'île d'Aix, l'île d'Oléron et la navigation au large de La Rochelle. Cette fois encore, la chasse au trésor en mer fait des victimes.

«La nuit dernière, un petit cotre s'est perdu corps et biens en rade de l'île d'Aix. Bien que le brouillard ait régné toute la nuit, l'accident reste assez mystérieux, car on se demande comment le bateau a pu être littéralement brisé à cet endroit. [...]

Il s'agit du *Grand Lâche*, bateau robuste, d'une dizaine de tonneaux, qui appartient à un peintre parisien, M. René Bécherel. M. Bécherel, qui effectuait une croisière d'agrément en compagnie de sa femme, était arrivé à l'île d'Aix vers la fin août.

Il en avait fait son port d'attache et il effectuait de fréquentes promenades, surtout de nuit, sans prendre de matelot à bord.

Il est malheureusement hors de doute que M. Bécherel et sa femme ont péri. La mer n'a encore rejeté aucun cadavre, mais il est fréquent que le courant de la Charente, très fort en cette saison, déporte les corps au loin.»

Avant d'en arriver là, René Becherel s'était lié d'amitié avec le passeur de l'île d'Aix. Georges est encore cette-fois au rendez-

vous : «René avait passé deux nuits à la pêche en compagnie de Georges le patron de la *Guerrière*.» «Le port de l'île est en effet minuscule. Simplement protégé par une ligne de pilotis, c'est un rectangle de cinquante mètres de long où le bateau du pêcheur, qui fait le courrier, constitue la grosse unité.

Or ce bateau n'est lui-même qu'un cotre de neuf mètres cinquante, reconnaissable de loin à son bordé rouge.

À part lui qui s'appelle *Guerrière*, il n'y a au port que quelques canots, qui servent à aller poser des casiers à homards, un voilier de six mètres qui est à vendre depuis des années, et une pinasse de la marine.» (24)

Simenon partage les mêmes goûts que Becherel pour la plaisance : «— Mon sabot ! Je ne veux pas un yacht, moi, mais un vrai bateau, un bateau comme les vôtres, un bateau sentant le bon goudron et le poisson...» (27).

Quand le romancier, à l'automne 1931, vend à Jean Renoir les droits d'adaptation au cinéma de *La Nuit du carrefour*, il décide alors de vendre son *Ostrogoth*. Il aura pu, une fois devenu riche, avoir l'idée, comme ses personnages de romans, de se faire construire un yacht dans un chantier naval de La Rochelle... Pourtant, il a décidé de devenir romancier à plein temps, et d'abandonner une vocation de marin qu'il avait cru, un temps, éternelle. C'est en gentleman-farmer et en globe-trotter qu'il assure sa reconversion, à Porquerolles, à Marsilly et ailleurs. ■